

The background of the cover is a stylized illustration of a forest. Tall, slender tree trunks are rendered in shades of teal and grey, with soft, ethereal light filtering through the canopy. In the foreground, two figures are seen from behind, walking away into the woods. The figure on the right is larger, wearing a dark jacket and a large backpack. The figure on the left is smaller, wearing a light-colored jacket. The ground is covered with various green plants and ferns. The overall mood is quiet and contemplative.

LES LOMBRES FILANTES

Christian Guay-Poliquin

*“Ces Ombres filantes habitent encore
mes pensées et mon cœur.”*

JEAN HEGLAND

JAI
LU

Les ombres filantes

DU MÊME AUTEUR

Le fil des kilomètres, Phébus, 2015 ; J'ai lu, 2019

Le poids de la neige, Éditions de l'Observatoire/
Humensis, 2018 ; J'ai lu, 2019.

CHRISTIAN GUAY-POLIQVIN

Les ombres filantes

ROMAN



© Christian Guay-Poliquin, 2021
© Éditions La Peuplade, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à Huguette
et tous les siens*

Voici la porte, voici le grand air. *Itur in antiquam silvam*¹.

Robert Louis STEVENSON

1. Phrase reprise de *L'Énéide* de Virgile : « Il est allé dans l'antique forêt. »

Elle est le commencement et la fin. Elle précède les regards, elle leur succédera. Elle est l'épicentre, le nœud, le refuge et la geôle. Elle fascine autant qu'elle effraie. Sous sa chape, les rencontres sont rares et décisives. Le temps est sa force vive. Son désordre ensorcelle, ses ombres se confondent, ses murmures fusent de toutes parts. Elle est l'envers de ce qui pense. Elle est l'instinct, le geste, le frisson. Toutes les âmes rêvent de s'y perdre. Mais aucun être ne sort indemne de son étreinte. Elle est la solution la plus simple, la plus totale, la plus opaque aux calculs des cœurs inquiets.

LA FORÊT

Après-midi

Quelque chose vient de me tirer de mon sommeil. Je refuse d'ouvrir les yeux. Pas encore, pas tout de suite. J'ignore combien de temps j'ai pu dormir adossé à cette vieille souche. Une heure, peut-être deux. À part une corneille qui graille au loin et les feuilles des peupliers qui bruissent dans la brise, la forêt est silencieuse.

J'écarte les paupières et suis ébloui par les fougères nombreuses, fuselées, luminescentes. Dans cette étendue sans fin, des arbres immenses se lancent à l'assaut du ciel. L'écorce craquelée de leurs troncs est couverte de lichens. Le labyrinthe de leurs branches découpe la végétation en mosaïque.

Une odeur de fauve flotte dans l'air. Je redresse la tête lentement et tressaute. Devant moi, tout près, juste là, un loup me guette. Ses yeux jaunes, sa stature et son pelage ombrageux appartiennent à un autre monde. Je veux me lever et déguerpir, mais les vertèbres de mon dos sont soudées les unes aux autres. Je n'ai jamais vu de bête aussi immobile et aussi puissante à la fois.

Quand je parviens à me relever, le loup recule de quelques pas, me jauge puis se repositionne au même endroit. Ma vieille blessure au genou

m'élançe. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Entre le brun et le roux des branchages, je repère deux autres silhouettes qui se faufilent sans bruit. Mon sang s'épaissit. Je suis encerclé. Soit ils s'apprêtent à fondre sur moi, soit ils hésitent à la vue de mon corps maigre et sec. Je lance un cri pour les effrayer. Ma voix casse. Le loup qui me fait face, sursaute, attend puis lève le museau pour humer l'air. Sans le quitter du regard, je me penche et mets la main sur mon sac, mes bâtons, mes vieilles bottes.

Je m'éloigne lentement, très lentement, pieds nus dans les feuilles mortes. À peine ai-je fait quelques pas que je n'arrive plus à distinguer les bêtes de l'entrelacs des broussailles. J'accélère et m'enfonce à toute allure dans la forêt. Des brindilles cassent sous mon poids et me piquent sous la plante des pieds. Je m'empêtre dans des taillis, vacille et manque de tomber en butant sur une racine. Une douleur aigüe traverse mon genou meurtri. Je serre les dents et boite jusqu'à un talus derrière lequel je me dissimule tant bien que mal, haletant et en sueur. Je scrute les alentours, désorienté. La forêt se resserre. Les ombres se déploient. Mon cœur s'emballe. Chaque buisson cache un regard perçant, un mouvement furtif, un piège.

Je reste aux aguets un moment, en proie à mon imagination. Je retrouve mon souffle à mesure que mes idées s'éclaircissent. Alors je me secoue et, les mains tremblantes, je remets mes bottes comme si je n'allais plus jamais les enlever.

Mi-journée

Mes hanches craquent. Mes orteils sont endoloris. Les sangles de mon sac me triturent les épaules. Mon genou me fait souffrir sans répit. Mais le corps est une machine redoutable. Chaque jour, je m'agrippe à mes bâtons, je passe sous des dômes verdoyants, je franchis des ruisseaux et j'enjambe des arbres tombés. Chaque jour, je m'enfoncé un peu plus profondément dans ce réseau de galeries, de nervures et de reliefs. Et j'essaie d'éviter les rencontres.

Depuis ce matin, je longe un sentier sinueux, tracé par le passage des animaux. Les pierres sont saillantes, les racines, noueuses, et mon barda est lourd et encombrant. Je chemine comme je le peux, un pas à la fois, avec l'entêtement des bêtes de somme.

Quand le soleil est perché au-dessus de ma tête et que mon estomac gargouille, je fais une pause au sommet d'une butte. Je grignote une poignée de fruits séchés en tentant une fois de plus de déterminer depuis combien de jours je suis parti. Dix ? Douze ? Le temps m'échappe. Le décor se renouvelle. Les distances se dilatent. Je regarde autour de moi. Il y a une éclaircie en contrebas. Je remets

mon sac sur mes épaules, m'y rends et tombe sur un chemin de terre.

Je reste sur mes gardes. Les mouches noires me tournent autour. D'un côté, la route grimpe à flanc de montagne. De l'autre, elle descend progressivement et disparaît au bout d'une courbe. Alors que je prends une gorgée d'eau, le battement d'ailes d'une perdrix me fait sursauter. Je fais quelques pas de travers et sors du couvert des arbres.

Mes yeux s'habituent progressivement à la clarté soudaine tandis que le soleil embrase ma nuque. L'air est chaud et sec. Des gravillons roulent sous mes semelles. Mes pas résonnent entre les parois vertes de la forêt. Ici et là, des herbes rampent pour s'emparer des accotements et de profonds sillons ont été creusés par les pluies et la fonte des neiges. Le manque d'entretien finira par rendre les routes impraticables. Et d'ici quelques saisons, la végétation aura repris tout ce qu'on lui a enlevé.

Un roulement sourd vient ébranler ma tranquillité. Un véhicule s'en vient. Les claquements du moteur se rapprochent. Je traverse la route rapidement, m'embourbe dans l'eau vaseuse du fossé et regagne la pénombre de la forêt.

Je me dissimule derrière un bosquet, accroupi dans les feuilles mortes. Une fourgonnette arrive, ses amortisseurs clinquent et son échappement fuit. Elle passe, soulève un nuage de poussière qui brouille la frontière entre la terre et le ciel, puis s'éloigne en cahotant.

Depuis la panne, le sol ne tremble plus sous les chargements de bois des semi-remorques, mais

il y a encore beaucoup de circulation en forêt. Il y a ceux et celles qui se sont réfugiés dans leurs chalets ou leurs camps de chasse. Aussi ceux et celles qui tentent de s'établir quelque part, loin des agglomérations et des routes nationales. Partout, les gens se méfient, les gens calculent, les gens sont armés. Le reste ne tient qu'à un fil. C'est pour cela que je préfère les abîmes de la forêt aux rencontres hasardeuses qu'on peut faire sur les chemins forestiers.

Lorsque le soir gagne les sous-bois, j'approche d'un étang. Le chant des grenouilles déborde partout aux alentours. Sous le manteau noir de quelques conifères, je remarque une petite construction. De crainte qu'on me repère, je me dissimule derrière un rideau de quenouilles. Les moustiques m'assaillent. Les lucioles cli-gnotent. Des petites bêtes filent dans les buissons. Autrement, aucun signe de vie. C'est mon jour de chance, la cabane est déserte. Je m'approche et gravis les marches limoneuses du perron. Alertées par le bruit de mes pas, les grenouilles se taisent.

La porte est fermée à clé. Je parviens à l'ouvrir de l'intérieur en passant un bras par la fenêtre. Les pentures grincent sur leurs gonds. Je sors ma lampe de poche. Il règne un ordre surprenant dans la cabane. La vaisselle est empilée sur les tablettes. Le lit est fait avec soin. Trois bouteilles vides avec des chandelles font le guet sur le rebord de la fenêtre. Je les allume. Une lumière cuivrée se répand dans la pièce. Une mince couche de poussière brille partout où mon regard se pose. Je remarque une paire de bottes au pied du lit.

Même si elle semble être là depuis longtemps déjà, je fronce les sourcils et je remets le loquet de la porte. Dehors, les coassements ont repris.

Je fouille dans les armoires et trouve du thé, un pot de beurre d'arachide, une conserve de viande en sauce et une autre d'ananas. J'engloutis tout ce que je peux, me dévêtis et m'assois sur le lit, fourbu. Mon cœur cogne dans mon genou enflé, mes pieds empestent et les plaies sur mes clavicules sont suintantes.

Je suis encore trop chargé. Je m'affaisse à mesure que j'avance. Je regarde mon sac qui gît par terre comme un cheval mort. Je voudrais l'éventrer dans l'espoir de l'alléger encore. Mais je me suis délesté de tant de choses déjà. Ma fronde, ma longue-vue, mes vêtements de rechange. Mis à part ma carte, ma boussole, ma bâche et mon sac de couchage, je ne traîne plus que de la nourriture et de l'eau. Et cela me pèse tout en me permettant d'espérer.

Je me laisse choir à la renverse sur le lit. Sa surface moelleuse semble faire partie du monde des rêves. Étendu de tout mon long, j'observe les chandelles danser avant qu'elles ne s'étranglent dans le goulot des bouteilles, puis je sombre dans un sommeil embroussaillé, rempli de lianes, de fougères et de silhouettes nocturnes.

Sept heures quinze

Le lendemain matin, j'ouvre les yeux en me demandant où je me trouve, étonné de ne pas être entouré d'arbres et de plantes. Je me replace et en profite pour me faire un thé sur le réchaud au gaz. Je le savoure même s'il est insipide et étale ma carte sur la table.

La mer et les villages côtiers brillent en haut, vers l'Est, près de la légende. Quelques lignes rouges s'enfoncent dans les terres. Ce sont les routes qui mènent au Parc. Autour, les chemins forestiers sont désignés par des pointillés. Ils filent dans le creux des vallées et grimpent en épingle vers les zones de coupe. Les constellations de points noirs indiquent les hameaux isolés et des signes d'herbes hautes délimitent les zones marécageuses. Sinon, le reste, tout le reste, c'est de la forêt.

Mon doigt glisse sur les lignes de dénivellation, traverse les plateaux, croise plusieurs plans d'eau, franchit les montagnes et les ravins interminables du Parc puis s'arrête sur le X tracé au crayon de plomb, dans le méandre d'une rivière. Là où a été construit le camp de chasse de ma famille.

Pour m'y rendre, je pensais en avoir pour deux semaines, trois tout au plus. Mes calculs étaient

complètement farfelus. Ma lenteur est spectaculaire. Mes détours se multiplient. Je ne suis plus en mesure d'envisager quoi que ce soit. J'avance, chaque jour j'avance, c'est tout ce qui compte.

En rassemblant mes affaires, j'aperçois une montre sur le coin d'une étagère. C'est une vieille montre à aiguilles. Elle fonctionne toujours. Il est sept heures quinze. Je lorgne les bottes près du lit, mais elles semblent une ou deux tailles trop petites pour moi. Je paquette mon sac, me glisse sous son poids, saisis mes bâtons et reprends mon chemin, la montre au poignet.

Je marche à un bon rythme malgré mon genou. Au-dessus de ma tête, les feuilles se tordent vers le soleil. Les oiseaux s'égaient à travers les branches. Leurs gazouillis se greffent les uns aux autres et la clameur devient assourdissante. Je m'étonne encore à quel point le silence et l'immobilité de l'hiver n'ont plus aucune prise sur le monde.

En après-midi, le temps devient chaud et humide. Mes vêtements collent à ma peau. La forêt est dense et je suis à la recherche d'un point d'eau pour remplir ma gourde. Au pied d'une pente, le maillage des arbres se relâche. Je pense y découvrir une rivière, mais je débouche sur une aire entièrement dégagée où se dressent les pylônes d'une ligne à haute tension. Leur ossature frêle leur donne des airs d'épouvantails de verre montés sur des échasses. J'imagine qu'ils relient les éoliennes de la côte au sud du pays. Les câbles qu'ils tiennent dessinent de lourdes ondulations dans le ciel. À leur pied, la forêt a

été rasée. Les repousses sont nombreuses et difformes, mais elles n'arrivent pas à leurs chevilles. Je profite un instant de la brise qui souffle dans cet espace ouvert. En temps normal, on entendrait une espèce de grésillement. Le bruit étrange et familier du courant. Mais là, rien. Que le sifflement de l'air du soir sur le corps anguleux de ces monstres métalliques.

Des nuages s'amoncellent dans le contrefort des montagnes. Le tonnerre effectue déjà quelques roulements de tambour. Je passe sous les pylônes en pressant le pas et replonge dans la forêt. Il est cinq heures trente. Ce soir, il me faudra trouver un abri. Il y aura des orages.

Des orages électriques.

Vingt-et-une heures dix

Le vent se lève, le ciel se couvre, la nuit est sans appel. J'avance sur un chemin de traverse délimité par de profonds sillons. Les bourrasques secouent les arbres du revers de la main. Des feuilles tourbillonnent dans le faisceau timide de ma lampe frontale. Quand les premières gouttes de pluie s'abattent au sol, je lorgne les abords du bois à la recherche d'un endroit où étendre ma bâche.

Un éclair découpe la forêt en noir et blanc. À travers ce jeu d'ombres enchevêtrées, j'entrevois quelque chose qui miroite. Je presse le pas. Le ciel gronde. Un peu plus loin, je me retrouve devant la silhouette anguleuse d'une abatteuse forestière avec ses immenses roues à chaînes, son long bras articulé et sa cabine vitrée.

La portière est verrouillée. Vite, je saisis une pierre, fais sauter la poignée et me réfugie à l'intérieur. Il était moins une.

Je dépose mon sac et m'affale sur le siège, soulagé d'être à couvert. La pluie s'intensifie et martèle bruyamment la tôle de l'habitacle. La foudre zèbre le ciel. Le tableau de bord apparaît devant moi avec ses leviers, ses cadrans, ses commutateurs.

Pendant des années, tellement d'années, j'ai réparé, rafistolé, réanimé des voitures, des tracteurs, des camions-bennes. Toute ma vie tournait autour de la mécanique. Les éclairs se succèdent comme des éclats de souvenirs et l'abatteuse forestière est animée de soubresauts comme si elle allait reprendre vie.

Avec ma frontale, j'examine les reliques qui traînent dans la cabine. Parmi les papiers épars, les gobelets à café et les emballages en plastique, je déniche un paquet de réglisses. Elles sont sèches et coriaces. On dirait du vieux cuir. Je déchiquette des morceaux en tirant avec mes dents et mastique longuement chaque bouchée.

Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Mes cheveux et ma barbe ont poussé et s'emparent progressivement de mon visage terreux. Mon regard résolu est bercé par des cernes creux. J'esquisse un sourire jaunâtre et reconnais les pattes d'oie sur le bord de mes yeux. Celles qu'on a tous dans la famille. J'éteins ma lampe et écoute la pluie s'abattre sur le décor.

La foudre illumine à répétition le ventre ténébreux des nuages, la tête échevelée des arbres et les veines d'eau qui ondulent sur le sol. Dans cette lumière stroboscopique, je discerne avec étonnement quelques silhouettes qui avancent tête baissée sur le chemin boueux. Leurs imperméables reluisent en battant au vent. J'essuie la buée sur la vitre et écarquille les yeux en me demandant ce qu'ils font là. Lorsque le ciel s'embrase à nouveau et que le tonnerre ébranle la terre, j'ai beau chercher partout : le petit convoi a déjà disparu.

La tempête s'acharne encore un temps, se lasse et s'éloigne en grommelant. Le silence sort de son repaire et recommence à arpenter la nuit. Je me tourne d'un côté puis de l'autre, mais je ne parviens pas à m'endormir.

Il y a une radio intégrée au tableau de bord. Je me laisse griser par l'idée d'entendre les nouvelles, quelques chansons ou même un bulletin météo. Je me ressaisis. Il est bientôt vingt-trois heures. Je suis dans la cabine d'un engin qui n'a pas bougé depuis des mois, ses batteries sont à plat et, d'une manière ou d'une autre, cela fait longtemps que toutes les stations du pays se sont tues.

Je finis par somnoler en écoutant les mulots s'activer dans les conduits de ventilation. Dans mon sommeil, je les entends gruger de l'intérieur ce monstre d'acier pour faire leur nid et assurer la succession des règnes.

Six heures vingt-cinq

Je me remets en marche dès que les premières lueurs épongent la nuit. Mes pieds s'enfoncent dans la vase du sentier. Ici et là, au travers des filets d'eau, des cailloux et des branches cassées, je tente de repérer les traces du groupe de marcheurs nocturnes. Mais la pluie a tout délavé. En revanche, mes empreintes sont fraîches et bien visibles. Ce sont celles d'un homme seul, qui marche le regard au sol en s'appuyant lourdement sur ses bâtons.

Un peu plus loin, le sentier débouche sur des coupes forestières encore quadrillées par le sillage des machines. Malgré l'aspect désolé des lieux, de jeunes pousses saillent un peu partout. Le vert éclatant des tiges et des feuilles contraste avec le gris des souches pourrissantes et la boue des ornières. L'air sent la terre humide. Je m'arrête pour manger une poignée de fruits séchés. Aussitôt, un nuage de moustiques fond sur moi. Je consulte ma carte en tentant vainement de les chasser. Il y a une rivière à quelques kilomètres. Je n'ai pas le choix, je vais devoir rejoindre la route et emprunter le pont. Un écureuil gravit un tronc ébréché, se poste à ma hauteur, lorgne ma nourriture, puis me dévisage. Je l'effraie d'un

geste nerveux. Il disparaît dans les taillis et resurgit sur ma droite. Il m'adresse une série de cris stridents m'indiquant que je serai toujours un étranger en ces contrées.

Je tape un moustique sur ma joue, ramasse mes choses et pars en clopinant. La journée s'annonce cuisante. Un voile d'humidité fait tanguer le paysage. Au-dessus de la basse végétation du bûcher, le mirage de l'horizon est à portée de main. Mais je n'y crois pas.

Après quelques heures de marche à travers l'immense zone de coupes parsemée de chicots, j'atteins le chemin de terre. Je m'y aventure prudemment et parviens à une intersection bordée d'herbes et de ronces. Il y a des écriteaux sur plusieurs troncs d'arbres. Certains sont là depuis longtemps, rongés par les saisons et entamés par la mousse. *Chasseurs à l'affût. Zone de coupes C-28. Pont de fer 4 km.* Mais il y a aussi des pancartes plus récentes avec des couleurs franches, des adresses et des flèches. *Famille Pellerin, rendez-vous au chalet. Secteur de la Coulée, passage interdit. Mon ange, nous sommes au lac de l'Ours.*

Je prends la direction du pont en restant vigilant. Des traces de pneus marquent la peau grasse du chemin. L'image du petit convoi sous l'orage me revient en tête. Peut-être ont-ils raison et qu'il vaut mieux se terrer le jour pour cheminer la nuit. En atteignant le haut d'une montée, je sourcille à la vue d'une voiture immobilisée. Je fais quelques pas de côté, prêt à disparaître dans le feuillage au moindre mouvement. Mais rien ne

bouge hormis quelques oiseaux qui piaillent dans les branches. Je me dirige vers le véhicule. Mes épaules se relâchent quand je vois ses pneus à plat, l'épaisse couche de poussière sur sa carrosserie et les feuilles mortes coincées sous ses essuie-glaces. C'est un modèle hybride assez récent avec un écran de bord numérique et des commandes électroniques. Pas étonnant qu'il soit tombé en panne. La vitre du côté conducteur est défoncée. Je jette un coup d'œil à l'intérieur. À part un siège d'appoint et quelques vêtements d'enfant à l'arrière, il n'y a que des contenants vides, des sacs en tissu et de vieux journaux. Je me penche, curieux de voir les grands titres. *Le gouvernement divisé. Les interruptions se poursuivent. L'armée a été mobilisée pour venir en aide à la population.* Soudain, quelque chose bourdonne près de mon flanc et une vive sensation de brûlure me fait tressaillir. Je lâche un cri en écrasant l'insecte et recule de quelques pas. Un essaim de guêpes gronde dans l'habitacle. Pris en chasse par plusieurs d'entre elles, je détale à pleines foulées en faisant de grands mouvements désarticulés.

Je m'arrête plus loin, beaucoup plus loin, hébété et à bout de souffle. Je jette mon sac à dos par terre et retire mon chandail. Mes piqûres sont enflées et douloureuses. Trois sur les bras, une dans la nuque, le reste sur le torse. Je les asperge d'eau en espérant les apaiser, mais cela ne change rien. Je m'assois sur mon paquetage et laisse la douleur me traverser sachant qu'elle finira par s'estomper lentement.

Je reprends mon chemin une vingtaine de minutes plus tard le long de cette route qui fend la masse opaque des arbres. Plus bas, sous un ciel clair, bleu et dur, j'aperçois la dorsale squelettique du pont de fer.

Le pont s'étire entre les deux rives, soutenu par des poutres d'acier entrecroisées. La structure est bien attaquée par la rouille. Sous le soleil, sa teinte roussâtre contraste avec le noir des épinettes. En m'approchant, je constate qu'un gros tronc d'arbre entrave l'accès. Je me replie derrière un buisson. C'est peut-être un barrage. J'attends en écoutant le grondement puissant de la rivière. La journée avance, des fourmis montent sur mes jambes, tout semble tranquille. J'y vais.

Au moment où je me lance, un pick-up arrive derrière moi. J'ai à peine le temps de replonger dans les fourrés. Je serre mon sac entre mes bras et retiens ma respiration. On m'a vu c'est certain. Pourtant l'engin passe et file vers le pont. Je l'entends ralentir pour s'arrêter devant le tronc en travers du chemin. Je relève la tête. Trois types débarquent de la boîte arrière. L'un d'entre eux s'avance vers l'habitacle et échange quelques mots avec le conducteur. Il gesticule en pointant l'obstacle. Pendant ce temps, les autres examinent les alentours. Le conducteur jure et frappe le volant. Les autres remontent à l'arrière du pick-up. Ils font demi-tour et repassent devant moi en trombe. Les pistons claquent furieusement dans leurs cylindres. Puis le bruit faiblit, se dissipe et succombe à la touffeur de la forêt.

Je me hasarde hors de ma cachette, avance sur la route et enjambe l'impressionnant billot. Il est solidement attaché au tablier du pont par des chaînes cadénassées. Je m'assure qu'il ne s'agit pas d'un guet-apens puis m'empresse de passer. Sous moi, l'eau brune est écumante. En amont, les berges sont affaissées dans le lit défait de la rivière et des arbres déracinés gisent sur les hauts fonds. En aval, tout est emporté vers la mer. Le bourdonnement des remous est si puissant que quelqu'un pourrait crier mon nom sans que je l'entende.

Je gagne l'autre rive, rassuré par la consistance du sol sur lequel je mets les pieds. Je m'éloigne du rugissement de la rivière, quitte enfin le chemin de terre et retrouve avec soulagement le murmure familier des sous-bois.

Quatorze heures quarante-cinq

Depuis de longues heures déjà, je marche en écoutant le tintement métallique de ma gourde vide qui se balance accrochée à mon sac. L'après-midi est collant. Ma bouche est pâteuse. J'ai soif. J'ai soif et je n'arrive pas à penser à autre chose. J'aurais dû remplir ma gourde hier, à la rivière. Je parcours une pinède interminable et chacun de mes pas fait bruire le tapis d'aiguilles rousses et sèches qui recouvrent le sol. La seule eau à ma portée pour l'instant est la sueur qui coule le long de mon visage.

La forêt change progressivement d'aspect. Quelques rochers pointent à certains endroits. Les pins cèdent la place aux feuillus, les parfums de résine chauffée au soleil s'estompent et, rapidement, je tombe sur une petite source qui se fraie un passage entre les mains jointes des racines. Je m'abreuve en collant directement ma bouche au filet d'eau froide. Mon corps se détend. Je me sens revivre. Je remplis ma gourde, palpe mon genou et repars.

La lumière de l'après-midi est chatoyante, la forêt s'ouvre devant moi et j'avance d'un bon pas. Je m'arrête dans mon élan lorsque des éclats de voix me parviennent, étouffés par la distance.



13909

Composition
FACOMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 13 août 2023*

Dépôt légal : août 2023
EAN 9782290365137
OTP L21EPLN003206-401220

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion